

LA LEGENDE DES TROIS BELLES PRINCESSES

IL y avait une fois un roi maure qui régnait sur Grenade. Il s'appelait Mohamed, et ses sujets l'avaient surnommé «El Hayzari» ou «Le gaucher», parce qu'il était, disent les uns, plus habile de sa main gauche que de sa droite, ou bien, disent les autres, parce qu'il avait l'art de tout prendre de travers, autrement dit, d'embrouiller tout ce qu'il touchait.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, malchance ou maladresse, il était toujours assailli d'ennuis: trois fois il s'était vu chassé de son trône et, un jour, pour sauver sa vie, il avait dû s'enfuir en Afrique, déguisé en pêcheur. Mais il était aussi brave qu'il était balourd, et, bien que gaucher, vous jouait du cimeterre avec tant d'agilité que chaque fois il avait reconquis son trône à la pointe de son arme. Pourtant, au lieu de lui apprendre la sagesse, l'adversité l'avait raidi et endurci dans sa gaucherie. Pour peu qu'on fouille dans les annales arabes de Grenade, on y verra les calamités publiques qu'il attira ainsi sur lui-même et sur son royaume; la légende actuelle ne porte que sur sa conduite privée.

Un jour que notre Mohamed faisait une promenade à cheval avec une suite de courtisans, au pied de la montagne d'Elvira, il rencontra une bande de cavaliers qui avaient fait

une razzia dans les terres des chrétiens. Ils conduisaient une longue file de mules chargées de butin, et beaucoup de captifs des deux sexes, parmi lesquels le monarque remarqua une belle jeune fille, aux riches atours, qui pleurait sur un petit palefroi, sans écouter les consolations d'une duègne qui allait à ses côtés.

Le monarque fut donc frappé par sa beauté. Il demanda au capitaine de la troupe qui elle était et apprit que c'était la fille de l'*alcaide* d'un fort de la frontière qu'ils avaient attaqué par surprise et pillé. Mohamed la réclama comme sa part de butin et la fit conduire dans son harem de l'Alhambra. Là on essaya par tous les moyens de dissiper sa mélancolie, et le monarque, de plus en plus amoureux, voulut en faire sa reine. La jeune Espagnole repoussa, au début, ses avances: c'était un infidèle... un ennemi de son pays... et, pis encore, un vieillard!

Le monarque, voyant que ses assiduités n'avaient aucun succès, décida de mettre de son côté la duègne qui avait été capturée avec la jeune personne. Elle était andalouse de naissance, mais on ne connaît pas son nom, les légendes mauresques ne la citant que sous l'appellation de Kadiga l'avisée. Avisée, elle l'était effectivement, comme notre histoire va le montrer. Le Maure n'avait pas plus tôt conféré avec cette dame que celle-ci s'était rendue à ses arguments. Elle décida de plaider sa cause auprès de sa jeune maîtresse.

—Voyons, lui dit-elle, que vous sert de pleurer et de gémir? Ne vaut-il pas mieux être la maîtresse d'un magnifique palais avec ses jardins et ses fontaines que de moisir dans la vieille tour de votre père? Ce Mohamed, dites-vous, est un infidèle. La belle affaire! C'est lui que vous épousez, non sa religion. Il se fait vieux? vous serez veuve plus tôt, et votre propre maîtresse. De toute façon, vous êtes en son pouvoir: que préférez-vous? être reine ou esclave? Quand on est entre

les mains d'un voleur, mieux vaut vendre à bon prix sa marchandise que de la perdre complètement.

Les arguments de l'avisée Kadiga triomphèrent enfin. La jeune Espagnole sécha ses larmes et devint l'épouse de Mohamed le Gaucher. Elle se conformait même, en apparence, à la religion de son royal mari. Quant à sa duègne, elle devint une fervente sectatrice des doctrines musulmanes. C'est alors qu'elle reçut le nom arabe de Kadiga et la permission de continuer à servir sa maîtresse.

En temps voulu, le roi maure eut la joie et la fierté de se voir père de trois charmantes jumelles: il aurait bien voulu avoir des fils, mais il se consolait à l'idée que trois filles ce n'était pas si mal pour un homme âgé, et gaucher!

Selon la coutume des monarques musulmans, il convoqua les astrologues à l'occasion de cet heureux événement. Ils firent le thème astrologique des trois princesses et secouèrent la tête. «Les filles, ô roi, sont toujours une propriété précaire; mais les tiennes auront besoin de toute ta vigilance lorsqu'elles arriveront à l'âge de se marier. Il faudra alors les couvrir sous ton aile et ne les confier à personne d'autre.»

Mohamed le Gaucher avait dans sa cour une réputation de sagesse, dont il ne doutait pas. Les prédictions des astrologues ne l'inquiétèrent pas outre mesure. Il se fiait à sa malice naturelle pour surveiller ses filles et déjouer le destin.

Cette triple naissance devait être le dernier trophée conjugal du monarque; sa reine ne lui donna plus d'enfants et mourut, au bout de quelques années, en confiant les fillettes à son amour et à la fidélité de Kadiga l'avisée.

Plusieurs années devaient s'écouler avant qu'elles ne parvinssent à l'âge dangereux, celui du mariage. «Il n'est pas mauvais, tout de même, de prendre dès maintenant toutes ses précautions», se dit Mohamed, toujours astucieux. Il décida

donc de faire élever ses filles au château royal de Salobreña. C'était un palais somptueux, incrusté, pour ainsi dire, dans une puissante forteresse mauresque, bâtie au sommet d'une colline d'où l'on domine la Méditerranée. C'était une retraite royale où les monarques musulmans enfermaient les parents qui risquaient de porter atteinte à leur sécurité et où, parmi les plaisirs et les divertissements de toute sorte, ceux-ci passaient leur vie dans l'indolence et la volupté.

C'est là que résidèrent les princesses, séparées du monde, mais entourées du plus grand luxe et servies par des esclaves de leur sexe qui avaient pour soin de prévenir leurs moindres désirs. Elles avaient pour se distraire de délicieux jardins où abondaient les fruits et les fleurs les plus rares, des bosquets embaumés et des bains parfumés. Sur trois faces, le château dominait une riche vallée émaillée de cultures de toute sorte et limitée par les hautes montagnes de l'Alpujarra; de l'autre côté, on pouvait voir la vaste mer ensoleillée.

Dans cette délicieuse retraite, sous le ciel sans nuage de ce climat propice, les trois princesses se développèrent merveilleusement; mais, bien qu'élevées de façon identique, elles donnèrent bientôt des signes de la diversité de leurs caractères. Elles s'appelaient, dans l'ordre de leur naissance, Zayda, Zorayda et Zorahayda, ayant entre elles trois minutes d'écart.

Zayda, l'aînée, était un esprit intrépide, qui devançait ses soeurs en toutes choses, ainsi qu'elle l'avait fait en venant au monde. Elle était questionneuse, curieuse et aimait à aller au fond des choses.

Zorayda était très sensible à la beauté, raison pour laquelle, sans doute, elle aimait tant à se mirer aux glaces et aux fontaines, et adorait les fleurs, les bijoux et les ornements délicats.

Quant à Zorahayda, la benjamine, elle était douce et timide, extrêmement sensible et d'une grande tendresse pour toutes choses, ainsi qu'en témoignait la quantité de fleurs, d'oiseaux et

d'animaux favoris qu'elle chérissait de toute son affection. Ses divertissements étaient calmes, faits de flânerie et de rêverie. Elle restait des heures à son balcon, à regarder les brillantes étoiles des nuits d'été, ou la mer éclairée par la lune; à ces moments-là, le chant d'un pêcheur qui lui parvenait, affaibli, du rivage, ou l'appel d'une flûte mauresque que lançait une barque sur l'eau suffisaient à la transporter en extase. En revanche, la moindre agitation des éléments, le premier coup de tonnerre, la jetaient dans un émoi qui la faisait parfois défaillir.

Ainsi passaient les années, calmes et sereines; l'avisée Kadiga, à qui les princesses avaient été confiées, se montrait digne de sa tâche. Sa vigilance ne faiblissait jamais.

Le château de Salobreña, comme il a été dit, se dressait sur une colline du littoral. Une des ses murailles extérieures se dessinait sur le profil de cette colline. Elle se prolongeait jusqu'à un roc qui faisait saillie au-dessus de la mer, avec une petite plage de sable à ses pieds, que venaient lécher les vagues. Une petite tour de guet, sur ce roc, avait été aménagée en pavillon, dont les fenêtres à jalousies recevaient la brise de la mer. C'est là que les princesses passaient d'habitude les heures les plus chaudes de l'après-midi.

Un jour que la curieuse Zayda était assise auprès d'une fenêtre de ce pavillon, tandis que ses sœurs, étendues sur des sofas, faisaient la sieste, son attention fut attirée par une galère qui longeait la côte, à la cadence égale de ses rames. Lorsque celle-ci eut approché, Zayda remarqua qu'elle était remplie d'hommes armés. La galère jeta l'ancre et un groupe de soldats maures débarquèrent sur la plage étroite, conduisant plusieurs prisonniers chrétiens. La curieuse éveilla ses sœurs; et elles se mirent toutes trois à regarder par les fentes de la jalousie qui les dissimulait. Parmi ces prisonniers, elles distinguèrent trois chevaliers espagnols, richement vêtus. Ils étaient de noble pres-

tance et dans la fleur de l'âge; la manière hautaine avec laquelle ils avançaient, malgré leurs chaînes et la présence de leurs ennemis, révélait la grandeur de leur âme. Le souffle coupé, les princesses les regardaient de tous leurs yeux. Séquestrées comme elles l'avaient été dans ce château parmi des femmes, ne voyant du sexe mâle que les esclaves noirs et les rudes pêcheurs de la côte, il n'est pas étonnant que la vue de ces trois vaillants chevaliers dans la fierté de leur jeunesse et de leur beauté virile troublât à ce point leurs jeunes cœurs.

—A-t-on jamais vu marcher d'une allure aussi noble que le chevalier en grenat? s'écria Zayda, l'aînée des sœurs. Regardez comme il avance fièrement! On dirait qu'il n'a autour de lui que des esclaves!

—Mais remarquez donc celui en vert! s'exclama Zorayda. Quelle grâce! quelle élégance! quel caractère!

La douce Zorahayda ne dit rien, mais, à part soi, elle donnait la préférence au chevalier en bleu.

Les princesses les suivirent des yeux jusqu'au moment où ils disparurent. Puis elles se retournèrent en soupirant, se regardèrent un moment, et s'assirent, toutes pensives, sur leurs divans.

C'est dans cette attitude que les trouva l'avisée Kadiga; elles lui contèrent ce qu'elles avaient vu et le cœur de la duègne en fut attendri: «Pauvres jeunes gens! fit-elle. Je vous assure que leur captivité va navrer plus d'une noble et belle dame dans leur patrie! Ah, mes enfants, vous n'avez pas idée de la vie que mènent ces chevaliers chez eux... l'élégance de leurs tournois... leur dévotion aux dames! les sérénades, les galanteries...»

La curiosité de Zayda ne connut plus de bornes: elle était insatiable. La duègne dut lui faire les tableaux les plus animés de son pays natal. La coquette Zorayda releva la tête et se regarda furtivement au miroir, lorsque la conversation roula

sur le charme des Espagnoles, et Zorahayda réprima un soupir à l'évocation des sérénades au clair de lune.

Tous les jours, la curieuse Zayda renouvelait ses histoires, que ses jolies auditrices écoutaient non sans soupirs. La vieille femme se rendit compte finalement du mal qu'elle était en train de faire. Elle avait pris coutume de considérer les princesses comme des enfants; mais elles s'étaient développées peu à peu sous ses yeux. C'étaient maintenant trois jeunes filles en fleur, à l'âge du mariage. «Il est temps, se dit la duègne, d'en faire part au roi.»

Mohamed le Gaucher était donc assis un matin sur son divan, dans l'une des salles les plus fraîches de l'Alhambra, lorsqu'un esclave arriva de la forteresse de Salobreña, avec un message de la prudente Kadiga, dans lequel elle le félicitait de l'anniversaire de ses filles. L'esclave lui remit en même temps un petit panier décoré de fleurs, dans lequel il trouva, posés sur une couche de feuilles de vigne et de figuier, une pêche, un abricot et un brugnont dont la fraîcheur, le duvet et toute la douceur pressentie disaient la jeune maturité. Le monarque était versé dans le langage des fruits et des fleurs. Il comprit bien vite la signification de ce cadeau symbolique.

«Ainsi donc, se dit-il, voici arrivée la période critique, signalée par les astrologues: mes filles sont en âge de se marier. Que dois-je faire? Elles ont été éloignées des yeux des hommes, surveillées par l'avisée Kadiga... tout cela est très bien... Mais elles ne sont pas sous mes propres yeux, ainsi que me l'ont prescrit les astrologues. Il faut donc que je les rassemble sous mon aile et que je ne me fie qu'à moi-même.»

Il fit donc préparer une tour de l'Alhambra pour les recevoir, et, à la tête de ses gardes, il se rendit à la forteresse de Salobreña pour les reconduire en personne.

Près de trois ans s'étaient écoulés depuis que Mohamed

n'avait pas revu ses filles. Devant le merveilleux changement qui s'était opéré chez elles en si peu de temps, il faillit rester incrédule. Durant cet intervalle, les trois princesses avaient passé la ligne qui sépare la fillette dégingandée, étourdie et sans grâce de la femme épanouie, rougissante et rêveuse. Comme lorsqu'on a traversé les plaines arides et monotones de La Manche pour atteindre les voluptueuses vallées et les rondes collines d'Andalousie.

Zayda était grande et bien faite, le port altier, le regard pénétrant. Entrant dans la salle d'un pas noble et décidé, elle fit une profonde révérence à Mohamed, le traitant comme un souverain plus que comme un père. Zorayda, de taille moyenne, avait un air séduisant, une démarche souple et une beauté étincelante que rehaussait le luxe de sa parure. Elle s'approcha de son père, lui baisa la main et le salua en lui récitant les strophes d'un poète arabe en vogue qui ravirent le monarque. Zorahayda, timide et réservée, plus petite que ses sœurs, avait cette beauté tendre et comme suppliante qui semble chercher la protection et l'affection. Elle n'était pas faite pour commander, comme sa sœur aînée, ou pour briller comme la seconde, mais plutôt pour trouver un nid de bonheur dans les bras d'un homme aimant. Elle s'avança vers son père d'un pas timide et presque défaillant; elle allait lui prendre la main pour la baiser, lorsque, levant les yeux sur le visage de son père et le voyant radieux de bonheur, elle céda à son besoin de tendresse et se jeta à son cou.

Mohamed le Gaucher contempla ses filles avec un mélange de fierté et d'inquiétude, car, tandis qu'il se réjouissait de les voir si belles, il se souvenait de la prédiction des astrologues. «Trois filles! trois filles! murmurait-il, et toutes à marier! Les fruits des Hespérides! Il faudrait un dragon pour les garder.»

Il prépara son retour à Grenade en envoyant des hérauts devant lui pour donner ordre aux gens de s'écarter de la route

qu'il allait prendre et de fermer toutes les portes et les fenêtres sur le passage des princesses. Après quoi, il se mit en route, escorté par une troupe de nègres hideux, revêtus d'une armure éclatante.

Les princesses chevauchaient à côté du roi, soigneusement voilées, sur de blancs palefrois aux harnais de pourpre, brodés d'or, qui balayaient le sol; les mors et les éperons étaient d'or, les brides d'argent, ornées de perles et de pierres précieuses. Les palefrois étaient couverts de clochettes d'argent qui tintaient joliment à chacun de leur pas. Malheur à l'imprudent qui s'attardait sur la route, lorsqu'il les entendait! Les gardes avaient ordre de l'égorger sans merci.

Le cortège se trouvait aux abords de Grenade lorsqu'il rencontra, sur les rives du Génil, un petit détachement de soldats qui convoyaient des prisonniers. Il était trop tard maintenant pour écarter les soldats; aussi, ceux-ci prirent-ils le parti de se jeter la face contre terre, ordonnant à leurs captifs de les imiter. Parmi les prisonniers se trouvaient justement les trois chevaliers que les princesses avaient remarqués du haut de leur pavillon. N'avaient-ils pas compris? Etaient-ils trop fiers pour obéir à cet ordre? Toujours est-il qu'ils restèrent debout et fixèrent le cortège qui approchait.

Le courroux du monarque s'enflamma de ce défi. Dégainant son cimenterre et le poussant en avant, il allait porter, toujours de son bras gauche, un coup qui eût été fatal à un au moins des trois spectateurs, quand les princesses firent cercle autour de lui et lui demandèrent grâce pour les prisonniers. Même la douce Zorahayda, oubliant sa timidité naturelle, trouva de l'éloquence pour les défendre. Mohamed s'arrêta, le cimenterre brandi, lorsque le capitaine du détachement lui-même, se jeta à ses pieds. «Que votre Majesté, lui dit-il, évite un geste qui peut faire scandale dans tout votre royaume. Ce sont trois braves et nobles chevaliers, qui ont été pris dans une bataille où

ils luttèrent comme des lions; ils sont de grande naissance et peuvent nous valoir de belles rançons...» «Suffit! dit le roi, j'épargnerai leur vie, mais je châtierai leur témérité... Qu'on les mette aux travaux forcés dans les Tours Vermeilles!»

Mohamed venait de commettre une des plus belles gaffes de sa carrière de gaucher. Dans le tumulte et l'agitation de cette scène émouvante, les voiles des trois princesses s'étaient écartées, révélant tout l'éclat qu'ils avaient caché; et, en prolongeant la discussion, le roi avait donné à la beauté de ses filles le temps de produire tout son effet. En ce temps-là, les gens tombaient amoureux d'une façon beaucoup plus rapide que de nos jours, ainsi qu'il appert des anciennes légendes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le cœur des trois chevaliers fût si complètement conquis; d'autant plus qu'à leur admiration s'ajoutait la gratitude; il est tout de même un peu singulier, mais également hors de doute, que chacun d'eux s'éprit d'un objet différent. Quant aux princesses, elles admirèrent plus que jamais la noble apparence de leurs captifs et elles se mirent à aimer secrètement tout ce qu'elles avaient appris de leur vaillance et de leur origine.

Le cortège se remit en marche; les trois princesses allaient pensives sur leurs palefrois tintinabulants, jetant de temps en temps un regard furtif dans la direction des captifs chrétiens qu'on amenait aux Tours Vermeilles.

La résidence affectée aux princesses était l'une des plus charmantes qui se pussent imaginer. C'était une tour assez retirée du palais de l'Alhambra, auquel elle était reliée par la muraille extérieure qui ceinturait tout le sommet de la colline. D'un côté, elle donnait sur l'intérieur de la forteresse et elle avait, à ses pieds, un petit jardin peuplé des fleurs les plus rares. De l'autre côté, elle dominait le profond ravin verdoyant qui séparait les terres de l'Alhambra de celles du Généralife. L'intérieur de la tour était divisé en petites pièces exquises,

merveilleusement ornées dans le style arabe et groupées autour d'une haute salle, dont la voûte s'élevait presque au sommet de la tour. Les murs et le plafond de la salle étaient décorés d'arabesques et de motifs ajourés tout étincelants d'or et de couleurs. Au centre du pavement de marbre s'élevait une fontaine d'albâtre, entourée de fleurs et d'herbes aromatiques, dont le jet rafraîchissait tout l'édifice et produisait un murmure berceur. Autour de la salle étaient suspendues des cages d'or et d'argent, dans lesquelles chantaient des oiseaux du plus beau plumage.

On avait toujours vanté la gaîté des princesses lorsqu'elles étaient au château de Salobreña et le roi s'était attendu à les voir ravies de l'Alhambra. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il les vit languir mélancoliquement! Rien ne leur plaisait. Les fleurs, pour elles, n'avaient pas de parfum; le chant du rossignol troublait leur sommeil, et la fontaine les agaçait avec son sempiternel ruissellement qui s'égrenait matin et soir, soir et matin.

Le roi, qui était de caractère coléreux et tyranique, prit très mal la chose au début; puis, réflexion faite, il se dit que ses filles étaient arrivées à un âge où l'imagination augmente, où les désirs s'accroissent. «Ce ne sont plus des enfants, se disait-il, ce sont des femmes, il leur faut des choses de leur âge.» Il fit donc venir toutes les couturières, tous les bijoutiers et artisans du Zacatín de Grenade et les princesses furent submergées de robes de soie, de brocart, de châles de cachemire, de colliers de perles et de diamants, de bagues, de bracelets, d'anneaux pour chevilles et de toutes sortes d'objets précieux.

Ce fut peine perdue; les princesses continuèrent à languir au milieu de leur luxe comme trois boutons de rose saisis par le froid, qui penchent sur leur tige. Le roi ne savait plus qu'imaginer. Il avait, en général, assez d'estime pour son jugement et ne s'inquiétait pas de celui des autres. Mais les ca-

prices de trois filles en âge d'être mariées... il y a là de quoi, se disait-il, déconcerter les plus subtils. Ainsi donc, pour la première fois de sa vie, il eut recours au conseil d'autrui.

La personne à laquelle il s'adressa fut la duègne expérimentée.

—Kadiga, lui dit le roi, je sais que tu es une des femmes les plus avisées du monde, ainsi que l'une des plus sûres; c'est pourquoi je t'ai toujours confié le soin de mes filles. On n'est jamais assez précautionneux dans ce choix. Je voudrais maintenant que tu découvres la maladie secrète qui ronge les princesses et que tu trouves le moyen de les rendre à la joie et à la santé.

Kadiga promit de le faire. En fait, elle en savait plus long que les jeunes princesses sur leur propre langueur. S'enfermant avec elles, Kadiga s'ingénia à provoquer leurs confidences.

—Mes chères petites, pourquoi êtes-vous si tristes, si abattues dans un lieu aussi merveilleux, où vous pouvez avoir tout ce que votre cœur désire?

Les princesses promènèrent un œil distrait sur leur appartement et soupirèrent.

—Que voulez-vous de plus? Désirez-vous que je vous apporte le perroquet extraordinaire qui parle toutes les langues et fait les délices de Grenade?

—Quelle horreur! s'exclama la princesse Zayda. Cette bestiole affreuse et criarde, qui baragouine des paroles incohérentes! Il faut être soi-même sans cervelle pour tolérer ce casse-tête.

—Voulez-vous alors que je vous fasse venir le singe du rocher de Gibraltar, dont les pitreries vous divertiront?

—Fi! Un singe! la détestable parodie de l'homme! Je hais cet ignoble animal.

—Que diriez-vous alors du fameux chanteur noir Casem, qui charme le harem royal du Maroc et dont la voix, dit-on, est aussi délicate que celle d'une femme?

—Les esclaves noirs m'épouvantent, dit la sensible Zorahayda. Et d'ailleurs, j'ai perdu tout mon goût pour la musique.

—Ah, ma fille, répliqua la vieille femme, vous ne diriez pas cela si vous aviez entendu hier soir celle que faisaient les trois chevaliers que nous avons croisés en route... mais, bonté divine, qu'est-ce donc qui vous fait rougir et vous agite de la sorte?

—Rien, rien, bonne Kadiga... S'il vous plaît, contez nous la suite.

—Eh bien, je passais hier soir devant les Tours Vermeilles lorsque j'ai aperçu nos trois chevaliers qui se reposaient de leur journée de labeur. L'un d'eux jouait de la guitare, avec une grâce... et les autres chantaient à tour de rôle. C'était si beau que les sentinelles elles-mêmes restaient figées sur place, comme enchantées. Qu'Allah me pardonne! En écoutant ces chants de ma terre natale, je n'ai pu m'empêcher d'être émue... et aussi en voyant ces jeunes gens si nobles et si beaux dans les chaînes de la captivité.

Ici, la bonne vieille versa un pleur.

—Mère, vous pourriez, peut-être, nous donner l'occasion de jeter un coup d'œil sur ces chevaliers, dit Zayda.

—Je crois, ajouta Zorayda, qu'un peu de musique nous ranimerait.

La timide Zorahayda ne dit rien, mais lança ses bras au cou de Kadiga.

—Pauvre de moi! s'exclama la prudente vieille. Que dites-vous, mes enfants? Si votre père l'apprenait, il nous tuerait toutes. Evidemment, ces jeunes chevaliers sont nobles et bien

élevés. Mais attention... ce sont des ennemis de notre foi et vous ne devez jamais y penser qu'avec répugnance.

Il y a chez les jeunes filles, surtout à l'âge du mariage, une admirable intrépidité qui ne recule devant aucun danger, devant aucune défense. Les trois princesses assiégèrent la vieille duègne de leurs cajôleries et de leurs prières. Elles lui déclarèrent enfin qu'un refus leur briserait le cœur.

Que pouvait faire la duègne? Elle était certainement la femme la plus avisée de la terre et l'une des plus fidèles servantes du roi; mais allait-elle briser le cœur de ses trois belles princesses pour quelques petites notes de guitare? D'autre part, bien qu'elle eût vécu si longtemps chez les Maures et changé de religion comme sa maîtresse, elle n'en était pas moins espagnole de naissance et son cœur conservait la nostalgie du christianisme. Elle se mit donc à imaginer le moyen d'exaucer le vœu des princesses.

Les captifs chrétiens, détenus dans les Tours Vermeilles, étaient sous l'autorité d'un renégat aux énormes favoris et aux larges épaules, surnommé Hussein Baba, et qui passait pour être sensible aux charmes de l'argent. Kadiga alla donc le trouver en privé, et, lui glissant en main une belle pièce, lui dit: «Hussein Baba, mes maîtresses, les trois princesses, qui sont enfermées dans leur tour et languissent faute de distraction, ont entendu parler du talent des trois chevaliers et désirent s'en rendre compte par elles-mêmes. Je suis sûre que tu es trop bon pour leur refuser ce plaisir innocent.»

—Comment! Pour qu'on accroche ma tête à la grille de ma propre tour! Car c'est la récompense qui m'attend, si le roi a vent de l'affaire.

—Aucun danger de ce côté-là. On peut arranger la chose de manière à satisfaire le caprice des princesses sans que leur père en soit averti. Tu connais le profond ravin qui se trouve

en dehors de la muraille, juste au-dessous de la tour. Places-y tes trois chrétiens et, pendant les pauses, permets-leur de jouer de la guitare et de chanter comme pour leur propre plaisir. De cette façon, les princesses pourront les entendre dès fenêtres de la tour, et tu peux être sûr que ton obligeance sera bien récompensée.

En terminant son discours, la bonne vieille pressa doucement la poigne du renégat, dans laquelle elle laissa une autre pièce d'or.

L'argument était irrésistible. Le lendemain même, les trois gentilshommes reçurent l'ordre de travailler dans le ravin. Durant les heures les plus chaudes, tandis que leurs compagnons de peine dormaient à l'ombre et que le gardien sommeillait à son poste, les trois jeunes gens s'assirent dans l'herbe, au pied de la tour et chantèrent leurs mélodies espagnoles, accompagnées de la guitare.

Profond était le ravin, et haute la tour. Mais leurs voix s'élevaient distinctes dans la paix de midi. Les princesses écoutaient à leur balcon; elles avaient appris l'espagnol de leur duègne et la tendresse du chant ne laissait pas de les émouvoir. La vieille Kadiga, tout au contraire, en était outrée. «Qu'Allah nous garde! s'écria-t-elle. Ne voilà-t-il pas qu'ils vous lancent des madrigaux! A-t-on jamais entendu parler d'une telle audace? Je m'en vais, de ce pas, trouver le chef des esclaves pour qu'il leur donne une bonne bastonnade!»

«Comment! une bastonnade à ces galants chevaliers, qui chantent si joliment!» Les trois belles princesses ne pouvaient admettre une image si affreuse et la bonne Kadiga, une fois de plus, se laissa fléchir. D'ailleurs, la musique semblait produire sur ses jeunes maîtresses un effet bienfaisant. Une rougeur de pétales de rose était revenue à leurs joues et leurs yeux se remettaient à briller. La duègne cessa de s'opposer aux chants amoureux des chevaliers.

Lorsque le concert fut terminé, les princesses demeurèrent un moment silencieuses. Puis Zorayda prit un luth et d'une voix douce, que l'émotion faisait trembler, elle se mit à chanter un air arabe dont le refrain était comme suit :

*La rose qui se cache au milieu de ses feuilles
S'émerveille et s'émeut au chant du rossignol.*

Dès lors, les trois chevaliers vinrent travailler presque tous les jours dans le ravin. L'astucieux Hussein Baba devenait de plus en plus indulgent et s'endormait chaque jour à son poste avec plus d'empressement. Une mystérieuse correspondance se tissa entre le bas et le haut de la tour, au moyen de chansons populaires qui révélaient d'une certaine façon les sentiments des jeunes gens. Peu à peu les princesses se montrèrent à leur balcon, lorsqu'elles ne risquaient pas d'être aperçues par les gardiens. Elles conversaient également avec leurs galants au moyen de fleurs dont le langage leur était connu : les difficultés ajoutaient au charme de leurs communications et allumaient leur passion qui était née de façon si bizarre ; car l'amour aime la difficulté ; il croît le mieux sur le sol le plus maigre.

Le changement qui s'était produit dans la mine, ainsi que dans le moral des princesses à la suite de cette idylle, surprit et ravit le roi gaucher ; mais personne ne s'en réjouissait plus que la prudente Kadiga qui l'imputait à son heureuse intervention.

Bientôt, pourtant, leur correspondance télégraphique s'interrompit : pendant plusieurs jours les chevaliers cessèrent de se montrer dans le vallon. Les trois belles princesses les guettaient en vain, au haut de leur tour. C'est en vain qu'elles penchaient leur cou de cygne au balcon ; c'est en vain qu'elles gazouillaient comme des rossignols dans leurs cages : leurs amoureux chrétiens avaient disparu et plus une note ne leur répondait dans l'allée... La prudente Kadiga s'en fut aux nou-

velles et revint bientôt bouleversée. « Ah, mes enfants, s'écria-t-elle. Je prévoyais bien ce qui arriverait; mais vous n'en faisiez qu'à votre tête. Vous pouvez maintenant pendre vos luths aux saules pleureurs. Les chevaliers espagnols ont été rachetés par leurs familles. Ils sont en ce moment dans la ville de Grenade et se préparent à retourner chez eux. »

Les trois belles princesses étaient au désespoir. L'élégante Zayda s'indignait de l'affront qu'on leur faisait en les abandonnant sans un mot d'adieu. Zorayda se tordit les mains, pleura, se regarda au miroir et pleura de nouveau. La douce Zorahayda, penchée au balcon, pleurait en silence et ses larmes tombaient goutte à goutte sur les fleurs parmi lesquelles les ingrats étaient si souvent venus s'asseoir.

La prudente Kadiga fit tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir leur peine. « Consolez-vous, mes enfants, leur disait-elle. Bientôt vous n'y penserez plus. La vie est ainsi faite. Ah, quand vous aurez mon âge, vous saurez ce que valent les hommes. Croyez-moi, ces chevaliers ont donné leur amour à de belles filles de Cordoue et de Séville. Bientôt, ils leur feront des sérénades sous leurs balcons et ils ne penseront plus aux beautés mauresques de l'Alhambra. Consolez-vous donc, mes enfants, et arrachez-les de votre cœur. »

Mais les bonnes paroles de la prudente Kadiga ne firent que redoubler le chagrin des trois princesses, et, pendant deux jours, elles restèrent inconsolables. Au matin du troisième, la vieille duègne entra dans leur appartement, toute secouée d'indignation.

— Qui aurait pu se douter d'une pareille insolence! explosa-t-elle, dès qu'elle put trouver des mots pour s'exprimer. Mais cela m'apprendra à vouloir tromper votre noble père. Ne me parlez plus de vos chevaliers espagnols.

—Pourquoi? Que s'est-il passé, bonne Kadiga? s'exclamèrent les princesses, pantelantes de curiosité.

—Ce qui s'est passé!... Une trahison, ou, ce qui est presque aussi grave, une offre de trahison... qu'on m'a faite, à moi la plus soumise des servantes du roi, la plus fidèle des duègnes! Oui, mes enfants, les chevaliers espagnols ont osé me proposer de l'argent pour que je vous persuade de fuir avec eux à Cordoue où vous deviendriez leurs femmes!

Là, l'excellente duègne se couvrit le visage de ses mains, trop indignée et peinée pour continuer. Les trois belles princesses pâlirent, rougirent, frissonnèrent, baissèrent les yeux, se regardèrent, sans prononcer un mot; tandis que la vieille Kadiga, toute à sa colère, s'exclamait: «Et dire qu'on a osé ainsi m'insulter!... moi, la plus fidèle des servantes!»

Finalement, l'aînée des princesses, celle qui avait l'esprit le plus vif et le plus décidé, s'approcha d'elle, lui posa la main sur l'épaule et lui dit: «Mais, bonne Kadiga, à supposer que nous consentions à fuir avec ces chevaliers chrétiens... serait-ce possible?»

La bonne vieille, s'arrêtant un moment de gémir, leva la tête: «Possible! dit-elle, bien sûr que c'est possible! Est-ce que vos chevaliers n'ont pas déjà acheté Hussein Baba, le renégat, et manigancé toute l'affaire? Mais... tromper votre père! Votre père, qui avait mis en moi toute sa confiance!» Et la fidèle duègne se remit à gémir, à se balancer d'avant en arrière et à se tordre les mains.

—Mais notre père n'a jamais mis en *nous* sa confiance, dit l'aînée des princesses. Il a préféré se fier aux verrous et aux barreaux et nous traiter comme des ennemies.

—Ma foi, cela est assez vrai, lui répondit la vieille femme. Il vous a traitées d'une façon bien déraisonnable en vous enfermant dans une vieille tour mélancolique, où vous perdez

toute votre fraîcheur, comme des roses dans un vase. Mais, tout de même, vouloir fuir votre patrie!

—Oui, mais celle que nous gagnerions n'est-elle pas la patrie de notre mère, où nous pourrions vivre en liberté? Et n'aurons-nous pas chacune un jeune mari au lieu d'un vieux père tyrannique?

—Ma foi, cela aussi est assez vrai; et votre père, je dois l'avouer, mérite le nom que vous lui donnez; mais alors, fit-elle, en se lamentant de plus belle, vous me laisseriez ici pour supporter tout le poids de sa vengeance?

—Jamais de la vie! ma bonne Kadiga; ne peux-tu pas t'en-fuir avec nous?

—C'est bien vrai; et, pour tout vous dire, lorsque j'en ai parlé avec Hussein Baba, il m'a promis de prendre soin de moi, si je voulais vous accompagner dans votre fuite. Mais alors, songez-y, mes enfants, accepteriez-vous de renoncer à la religion de votre père?

—La religion chrétienne a été d'abord celle de notre mère, et je suis prête à l'embrasser. Mes sœurs aussi, j'en suis sûre.

—Vous avez raison, s'exclama la vieille femme dont le visage s'éclairait. C'était la religion de votre mère, et elle s'est plainte, bien amèrement, sur son lit de mort, d'avoir dû y renoncer. Je lui promis de veiller sur vos âmes et je me réjouis de les voir maintenant sur le chemin du salut. Oui, mes enfants, moi aussi, je suis née chrétienne et je le suis restée au fond de mon cœur, et je suis désireuse de le redevenir. Je me suis entretenue de ce sujet avec Hussein Baba, qui est lui aussi espagnol de naissance, originaire d'un village de ma province. Il souhaite ardemment revoir sa patrie et se réconcilier avec l'Eglise. Les chevaliers nous ont promis, si nous étions disposés à nous marier, de nous aider généreusement.

En un mot, il se découvrit que la vieille duègne, plus avisée

que jamais, après consultation des chevaliers et du renégat, avait mis sur pied tout le plan d'évasion. L'aînée des princesses y donna aussitôt son adhésion; et son exemple, comme d'habitude, détermina la conduite de ses sœurs. Il est vrai que la plus jeune hésita, car elle était douce et timide, et un conflit se livrait en son cœur entre ses sentiments filiaux et sa jeune passion; celle-ci l'emporta, comme il fallait s'y attendre, et c'est avec des larmes silencieuses et des soupirs étouffés qu'elle se prépara à s'enfuir.

La colline escarpée sur laquelle l'Alhambra est bâti était autrefois perforée de passages souterrains, creusés dans le roc et qui menaient de la forteresse aux diverses parties de la ville et à de lointaines portes de sortie qui s'ouvraient sur les rives du Darro et du Génil. Ils avaient été pratiqués à des époques différentes par les rois maures pour servir d'issues secrètes lors d'insurrections soudaines, ou pour des motifs privés. Beaucoup de ces passages sont complètement ignorés à l'heure actuelle; quant aux autres, bouchés par les pierres ou murés, ils rappellent les précautions jalouses et les stratagèmes guerriers de la domination maure. C'est par l'un de ces passages que Hussein Baba avait décidé de conduire les princesses à une porte de sortie qui s'ouvrait au-delà des murs de la ville; les chevaliers les y attendaient, avec de rapides coursiers qui devaient amener tout le groupe jusqu'à la frontière.

La fameuse nuit arriva: la tour des princesses avait été verrouillée comme d'habitude et l'Alhambra était plongé dans le sommeil le plus profond. Vers minuit, la prudente Kadiga, postée au balcon qui donnait sur le jardin, entendit Hussein Baba, le renégat, qui lui faisait le signal convenu. La duègne attacha l'extrémité d'une échelle de corde au balcon, la fit choir jusqu'au jardin et descendit la première par ce moyen. Les deux princesses aînées la suivirent, le cœur battant; mais lorsque vint le tour de Zorahayda, celle-ci se mit à hésiter et à

trembler. Plus d'une fois elle hassarda son petit pied sur la corde, mais elle le retirait aussitôt, et plus elle hésitait, plus son cœur s'affolait. Elle jetait un regard éploré sur sa chambre tendue de soie. Bien sûr, elle y avait vécu comme un oiseau en cage; mais elle y était en sécurité. Qui pouvait lui dire les dangers qui la guetteraient lorsqu'elle se serait lancée dans le vaste monde! Puis elle songeait à son amoureux chrétien et reposait aussitôt son petit pied sur la corde; mais lorsqu'elle pensait à son père, elle reculait de nouveau. Il serait vain de vouloir peindre avec des mots le conflit qui se livrait dans un cœur si jeune, si tendre, si aimant, si timide et si ignorant du monde.

C'est en vain que ses sœurs l'imploraient, que la duègne la grondait, et que le renégat blasphémait sous son balcon; la douce princesse mauresque hésitait sans fin au bord de la décision, tentée par le plaisir, mais terrifiée par ses périls.

Chaque moment qui passait augmentait les risques. Un pas retentit dans le lointain. «Les patrouilles font la ronde, dit le renégat, si nous tardons encore, c'est notre mort. Princesse, descendez immédiatement; sinon, nous vous abandonnons.»

Zorahayda fut prise d'une émotion considérable; puis, détachant l'échelle et la lançant à terre, dans une résolution désespérée, elle s'écria:

—Voilà qui est décidé. La fuite m'est impossible désormais! Qu'Allah vous guide et vous bénisse, mes sœurs chéries!

Les deux princesses aînées ne pouvaient se résoudre à l'abandonner, et l'auraient encore attendue, mais la patrouille se rapprochait; le renégat était furieux et il les engouffra dans le passage souterrain. Ils tâtonnèrent dans un effrayant labyrinthe, taillé dans le cœur de la montagne, et arrivèrent enfin à une porte de fer qui s'ouvrait hors des murs. Les chevaliers

espagnols les y attendaient, déguisés en soldats de la garde, comme ceux que commandait le renégat.

L'amoureux de Zorahayda se livra à un désespoir frénétique, lorsqu'il apprit que celle-ci avait refusé de quitter sa tour; mais ce n'était pas le moment de se lamenter. Les deux princesses furent placées derrière leurs amoureux et la prudente Kadiga derrière le renégat. La compagnie se dirigea à toute allure vers le col de Lope, qui conduit, par la montagne, à Cordoue.

Ils s'étaient à peine mis en route qu'ils entendirent le bruit des tambours et des trompettes qui retentissait des remparts de l'Alhambra.

—On a découvert notre fuite, dit le renégat.

—Nous avons de rapides coursiers, la nuit est noire et nous pouvons devancer toutes les poursuites, répondirent les chevaliers.

Piquant des deux, ils volèrent à travers la *vega*. Ils avaient atteint le pied de la montagne d'Elvira, qui s'avance comme un promontoire dans la plaine, lorsque le renégat s'arrêta pour écouter.

—Ils ne sont pas encore sur nos traces, déclara-t-il. Nous pouvons nous sauver par la montagne.

Tandis qu'il parlait, une flamme s'éleva sur la tour de guet de l'Alhambra.

—Malheur! s'écria le renégat. Ce feu va donner l'alerte à toutes les sentinelles des cols. Allons! Vite! Eperonnez de toutes vos forces... il n'y a pas une minute à perdre.

Ils repartirent, ventre à terre... le galop des chevaux se répercutait de rocher en rocher, tandis qu'ils dévoraient la route qui borde la montagne rocheuse d'Elvira. Tout en chevauchant, ils virent que le feu pâle de l'Alhambra s'était mul-

tiplié de toutes parts. Des lumières brillaient maintenant sur toutes les *atalayas* ou tours de guet des montagnes.

—En avant! En avant! criait le renégat, entre deux jurons... Au pont! Au pont, avant que l'alarme n'y soit donnée.

Doublant le promontoire rocheux, ils arrivèrent en vue du fameux *Puente de Pinos*—le Pont aux Pins—qui traverse un impétueux cours d'eau, souvent teint du sang des chrétiens et des musulmans. A leur grande consternation, ils virent que la tour du pont était illuminée et remplie d'hommes d'armes. Le renégat arrêta sa monture, s'éleva sur ses étriers et regarda tout autour de lui; puis faisant signe aux gentilshommes, il s'écarta de la route, longea un moment la rivière et entra dans ses flots. Les chevaliers recommandèrent aux princesses de les tenir bien fort; ce qu'elles firent. Ils furent entraînés assez loin par le courant, les flots mugissaient autour d'eux, mais les belles princesses, agrippées à leurs gentilshommes, ne proférèrent pas une plainte. Les chevaliers parvinrent sains et saufs à l'autre rive; puis le renégat les conduisit, par des sentiers presque impraticables et des *barrancos* sauvages, au cœur même de la montagne, de façon à éviter toutes les voies régulières. En bref, ils finirent par rejoindre l'ancienne ville de Cordoue, où le retour des chevaliers à leur patrie et à leurs amis donna lieu à de grandes réjouissances, car ils appartenaient aux plus nobles familles. Quant aux belles princesses, elles furent aussitôt reçues dans le sein de l'Église et après avoir été dûment baptisées devinrent les heureuses épouses de ceux qu'elles aimaient.

Dans notre hâte de tirer nos princesses de la rivière et de leur faire gravir les montagnes, nous avons omis de mentionner le sort de la prudente Kadiga. Elle s'était accrochée comme une chatte à Hussein Baba, tandis qu'ils parcouraient la *vega*, poussant à chaque saut des cris qui provoquaient les pires jurons du renégat; mais lorsqu'il amena son coursier dans la

rivière, la terreur de la duègne ne connut pas de bornes. «Ne me serrez pas si fort! criait Hussein Baba; tenez-vous à ma ceinture et ne craignez rien.» Elle obéit au renégat, mais lorsque celui-ci s'arrêta un instant avec les chevaliers pour souffler sur le sommet de la montagne, il n'y avait plus de duègne.

—Qu'est-il arrivé à Kadiga? demandèrent les princesses alarmées.

—Allah seul le sait! répondit le renégat; ma ceinture s'est ouverte au milieu de la rivière et Kadiga a été entraînée dans les flots avec elle. La volonté d'Allah soit faite! Mais c'est dommage... une ceinture brodée de si grande valeur!

Ce n'était pas le moment de se livrer à de vains regrets; mais les princesses pleurèrent amèrement la perte de celle qui les avait toujours si bien conseillées. Cependant l'excellente Kadiga n'avait pas tout à fait terminé son rôle: un pêcheur qui retirait ses filets, un peu en aval, eut la surprise de la ramener à terre. Ce qu'il advint ensuite de la prudente Kadiga, la fable ne le dit pas. On imagine sans peine qu'elle continua à donner des preuves de sa prudence en s'abstenant de se placer sous la griffe de Mohamed le Gaucher.

On n'en sait pas davantage sur la conduite qu'adopta cet astucieux monarque lorsqu'il découvrit la fugue de ses filles et la trahison de la plus fidèle de ses servantes. C'était la seule fois qu'il avait eu recours aux conseils d'autrui. On pense qu'il évita désormais de se rendre coupable d'une telle faiblesse. Il entoura de la plus grande vigilance la seule fille qui lui restait, mais celle-ci n'avait pas de goût pour la fugue. On pense, toutefois, qu'elle se repentait de n'être pas partie avec ses sœurs; on la voyait souvent se pencher aux créneaux de la tour et fixer tristement les montagnes du côté de Cordoue, et

parfois son luth accompagnait des plaintes dans lesquelles elle se lamentait de la perte de ses sœurs et de son amoureux ainsi que de sa vie solitaire. Elle mourut jeune, et, selon la rumeur populaire, elle fut enterrée dans une voûte au pied de la tour. Son infortuné destin a fait naître plus d'une fable.